

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 8 (1870)  
**Heft:** 28

**Artikel:** Une seconde pharmacie : histoire véritable : suite  
**Autor:** Horn  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-180888>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

pas à la montagne. J'aime à croire cependant que ces gens aiment à s'élever ; mais la belle nature ne les attire guère ; ils s'en éloignent même à la pensée que des hommes en ont pu faire leur dieu. L'horreur du panthéisme leur conseille de ne point se laisser tenter par les Diablerets, ni s'émouvoir à la vue de la Jungfrau. Ils vont passer l'été dans quelque riche propriété des environs de Lausanne où de sombres et spacieuses avenues prêtent au recueillement. A quelques minutes de la ville, ils peuvent continuer à en surveiller les affaires ; constater si quelque larron n'a point eu la velléité de pénétrer dans la maison absente ; passer chez le banquier pour y consulter le bulletin financier et voir si quelque événement politique ne favorisera point une bonne spéculation.

Chez leur gérant de rentier, ils peuvent se tenir au courant de la rentrée des intérêts et du paiement des loyers ; car il faut tout suivre, tout surveiller sur cette pauvre terre où la teigne et la rouille gâtent tout. Et du reste on ne peut guère trop s'éloigner si l'on veut être là pour le culte du dimanche ; car à la montagne on peut bien prier, mais on prie ignoré.

Il est, comme je te l'ai déjà dit, toute une partie de la population qui ne sait point prendre la vie aussi religieusement et qui s'en va à la montagne profiter de tous ses loisirs pour s'ébattre loin de la cité. Ce sont des étudiants en vacances, des professeurs, des instituteurs, des magistrats, et même des industriels qui ont su lâcher un moment la chaîne du travail.

Comme tous sont gais et se donnent de petits airs ; car dans un séjour de montagne il faut nécessairement ressembler un peu aux touristes étrangers, aux amateurs des beautés alpestres. On s'embarrasse d'un long bâton de montagne, on fagote un voile blanc sur son chapeau, on pose délicatement sur son nez des lunettes à verres colorés, puis une gourde, un guide et quelques phrases banales, mais à la mode, sur l'aspect des hauts sommets, font suffisamment le reste.

Pardon, la chaleur est insupportable, les mouches me persécutent, brisons là pour aujourd'hui.

Tout à toi,

Emile \*\*\*



Nous recevons d'un de nos abonnés les couplets suivants, composés à l'occasion de l'inauguration de la ligne de Jougne.

### La gare de La Sarra.

Air de la Colonne.

Salut bâtiment, gigantesque,  
Produit du génie et des arts,  
Ainsi qu'un monument équestre  
Brillant aux pieds de nos remparts ! (bis)  
À l'aspect d'une œuvre aussi rare  
Le voyageur s'étonnera !...  
Ah ! quel honneur pour La Sarra  
Quand on va contempler sa gare (ter).

Colosses d'un âge héroïque,  
Pyramides des Pharaons !  
Jusqu'à nous, dès le temps antique,  
Toujours on vit grandir vos noms ! (bis)  
De gloire, ainsi que vous avare,  
Etalant son triple escalier,  
Pour voir passer le monde entier,  
Ici se dressera la gare. (ter.)

Pour témoigner de leur puissance,  
Peuples et rois, tous à l'envi  
Par leurs travaux et leur constance  
Fondaient des monuments sans prix ! (bis.)  
Vieux procédés d'un temps barbare  
Bannis du siècle des progrès !  
A coups d'exploits et de protéts  
Nous avons su fonder la gare (ter.).

Quels que soient leur nom, leur gloire  
Nos Sarrasins par les aïeux,  
D'Ismaël n'ont point la mémoire,  
Ni de Jacob, chef des Hébreux. (bis)  
Mais ici-bas, dans un cas rare,  
Pour habiter s'il revenait,  
Père Abraham s'établirait  
Entre La Sarra et la gare. (ter.)



### Une seconde pharmacie.

HISTOIRE VÉRITABLE

traduite de l'allemand de Horn.

### III

Il dit qu'il venait de la Résidence et qu'il avait travaillé dans la pharmacie royale ; M. Rühle le présenta aussitôt à sa femme qui trouva le ton et les manières de M. Herbert fort de son goût et qui remarqua aussi avec grand plaisir qu'il caressait gentiment son ami *Marner*, et que celui-ci commençait aussitôt à filer et à frotter sa longue queue contre son nouveau protecteur. C'était un immense pas de fait dans les bonnes grâces de la dame.

A table, M. Herbert parla avec feu de la belle position de la ville et de tout ce qu'il avait entendu dire de l'amabilité de ses habitants. Tout cela était de la musique pour les oreilles de M<sup>e</sup> Rühle qui n'avait guère dépassé la banlieue de sa ville natale et qui attachait le plus grand prix à tout ce qui s'y rapportait ; et maintenant voilà cet aimable jeune homme arrivant directement de cette espèce de paradis appelé la Résidence et qui trouve la petite ville de D... digne de ses éloges !

C'était un second pas dans la faveur de M<sup>e</sup> l'apothicaire ; elle réussit enfin à amener adroûtement la conversation sur le pensionnat où Juliette était placée et elle chercha à savoir ce qu'Herbert en pensait.

Il fit l'éloge de l'institution et loua la sagesse des parents qui y avaient placé leurs filles.

A ces mots, la figure de Setty s'épanouit comme une pleine lune d'hiver.

— Nous avons aussi une fille dans ce pensionnat, dit-elle avec un air de satisfaction qui n'aurait pas échappé à un aveugle.

Herbert eut l'air étonné et s'écria :

— Vous aussi ?

Madame fit un signe affirmatif et lui demanda s'il connaissait la jeune fille.

— Certainement, tout au moins de vue.

— Eh bien, devinez entre toutes laquelle est notre fille ?

Herbert réfléchit, regarda attentivement M<sup>e</sup> Rühle et son mari, très silencieux ce jour là, contre son habitude, et dit :

— Vous avez tous deux les cheveux bruns et les yeux bleus... Ah !... j'y suis, et la ressemblance me frappe main-

tenant, la plus jolie brune et qui plaît si fort à tous, je crois qu'elle s'appelle...

— Juliette ! s'écria Mme Rühle.

— Justement, heureuse mère, votre Juliette est l'idéal des poètes, le journal hebdomadaire est rempli de sonnets en son honneur.

— Que dites-vous ? en vérité, dit la mère avec un sourire de ravissement.

— Je vous le répète, mais comment en serait-il autrement, elle est belle comme un ange.

Mme Rühle rougissait de plaisir et son mari se trémoussait sur sa chaise.

— Mais, dit enfin la mère, on dit qu'un commis pharmacien lui fait la cour, est-ce vrai ?

— Je ne sais pas, répondit M. Herbert, qui, dans ce moment, avala de travers et toussa si violemment qu'il dut se cacher le visage dans sa serviette.

M. Rühle s'empessa de le frapper entre les épaules, afin, disait-il, de dissiper plus vite le mal.

Ce petit incident donna un autre cours à la conversation, et bientôt on se leva de table.

— Un charmant homme, en vérité, disait en souriant Mme Rühle, comme il est aimable et quel coup d'œil il a ! Reconnaître ma fille à mes traits !...

Et elle s'assit dans son fauteuil, prit sa tasse de café et s'endormit, pendant que M. Rühle faisait avec Herbert le tour de la pharmacie, du laboratoire et du magasin.

— J'avoue, très honoré patron, dit Herbert, lorsqu'ils furent de retour à la pharmacie, que je n'ai encore desservi aucun établissement dans lequel j'ai trouvé autant d'ordre, d'élégance, une telle profusion de médicaments et un laboratoire aussi bien organisé ; même, entre nous soit-il dit, la pharmacie de la cour n'offre rien de comparable.

— Que dites-vous ? le pharmacien de la cour est pourtant un des inspecteurs, celui qui voit partout quelques améliorations à faire.

— Ne savez-vous pas qu'il est plus facile de critiquer que de faire mieux ?

— C'est vrai, reprit Rühle, mais il m'a fait des observations sur le quina, par exemple...

— Que lui-même ne prépare pas mieux, interrompit Herbert, croyez-moi, pour la pharmacie de la cour, le nom fait tout. Si vous saviez ce que je sais...

— Peut-être bien, dit Rühle, mais, item, cela le regarde.

La conversation aurait duré encore plus longtemps, si M. Herbert n'avait dû sortir pour affaire particulière ; il s'excusa donc pour un petit quart d'heure.

Il se rendit chez l'amie que Juliette avait rencontrée au bal masqué et pour laquelle il avait une lettre de la jeune fille ; en prenant congé, elle lui promit de ne pas avoir l'air de le connaître, et Herbert rentra joyeux dans le nid de son Pélican, où il prit place derrière le comptoir, en priant instamment M. Rühle de fumer sa pipe en toute sécurité ; cette attention lui acquit à jamais la faveur du patron.

— Eh bien, comment te plaît-il ? dit Rühle à sa femme.

La réponse fut un signe de tête affirmatif.

— Celui-ci fait, j'espère, une fois exception à la règle, continua Rühle.

— Oui, dit-elle avec un sourire railleur, un peu moins timbré que les autres.

Son mari avala la pilule en silence, mais les épais nuages de fumée qui s'échappaient de sa pipe étaient l'annonce certaine de l'orage qui s'approchait. Mais il fut heureusement détourné par l'arrivée d'un étranger.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'un extérieur imposant et dont les traits annonçaient un caractère déterminé. Son salut fut bref mais poli.

— Je m'appelle Ausstecher, dit l'étranger, et je suis un de vos collègues, honorable M. Rühle, je le suis même dans la plus littérale acception du mot, car j'ai obtenu ici la concession d'une seconde pharmacie. J'ai voulu me procurer le plaisir de faire votre connaissance et vous exprimer mon désir de vivre avec vous en bon voisin.

Rühle pâlit, il fut saisi d'un frisson glacial, son cœur se serra, il était près d'étouffer. Mais que faire ? Devait-il laisser deviner sa faiblesse à son adversaire ? Pouvait-il, quoique le

cœur lui saignât, mettre de côté toute urbanité ? Non. Il renoula donc sa douleur dans le plus profond de son cœur et, s'empressant de présenter sa femme, il répondit d'un ton aigre-doux aux prévenances du collègue.

La conversation s'engagea et ne roula bientôt plus que sur leur métier commun, ce qui donna à Mme Rühle de fortes envies de bâiller.

Peu à peu, cependant, l'entretien se reprocha de sujets plus à sa portée. M. Rühle demandait avec intérêt où l'estimable collègue établirait sa pharmacie.

— J'ai acheté des bois Beutler cette belle maison en face de la vôtre, répondit-il ; elle est parfaitement située, comme celle-ci, au centre de la ville, où le commerce est fort actif, m'a-t-on dit, surtout les jours de marché. Du reste, ajouta-t-il, je ne ferai que mettre en train les affaires ; puis au bout de six mois, je les abandonnerai à mon neveu, habile chimiste et pharmacien distingué et auquel je compte laisser ma fortune. A lui le soin alors de faire sa maison.

— Faire sa maison, dit Rühle en souriant d'un air content, tandis qu'au fond du cœur, il aurait voulu voir l'oncle et le neveu à cent lieues de là. Croyez-vous que dans un trou comme celui-ci, il soit possible de faire sa maison ? Je vous le répète, j'ai au plus trois ordonnances par jour, et la vente courante ne rapporte presque rien depuis ce malheureux système de *gross* et de *pfenning*. Si les choses en sont là pour moi qui suis seul, jugez ce que ce sera lorsque nous serons deux.

(A suivre.)

Une dame de Lausanne disait l'autre jour à son mari : « Mon cher, il m'est impossible de rester plus longtemps sans domestique. »

— Eh bien, nous allons faire insérer une annonce dans l'*Estafette*.

— Oui, mais je redoute tellement ces annonces !... Toute la journée la sonnette sera en mouvement ; les filles me viendront par légions.

— Laisse-moi faire, Marie, je vais te rédiger l'annonce de telle façon que tu ne seras point trop ennuier.

Et le mari fit insérer trois fois l'annonce suivante :

*On demande une bonne domestique, qui ne craigne pas l'ouvrage.*

Personne ne se présente.

On lit dans l'*Estafette* du 4 juillet :

» Trouvé dimanche, dans la soirée, sous les frais  
» ombrages de Champblanches, une ombrelle et une  
» canne. Les réclamer, contre les frais d'avis, Esca-  
» liers-du-Marché, 3, au 2<sup>e</sup>.

Ne serait-ce point vouloir détruire la charmante simplicité de ces lignes que d'y ajouter quelque commentaire ?...

Un joli mot d'enfant.

La mère au petit garçon :

— Tiens, Alfred, voici une pomme, partage-la chrétientement avec ta sœur.

— Comment fait-on, maman, pour partager chrétiennement ?

— On donne la plus grande part à l'autre personne, mon enfant.

— Tiens, toi, partage chrétiennement !

L. MONNET. — S. QUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.